Gilles Leroy

Alabama Song

roman

MERCVRE DE FRANCE

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

Au Mercure de France

MAMAN EST MORTE, *récit*, 1990, Mercure de France, 1994

LES DERNIERS SERONT LES PREMIERS, *nouvelles*, 1991

MADAME X, *roman,* 1992

LES JARDINS PUBLICS, *roman,* 1994

LES MAÎTRES DU MONDE, *roman*, 1996 (Folio n° 3092)

MACHINES À SOUS, *roman*, 1998 (Folio n° 3406)

SOLEIL NOIR, *roman*, (Folio n° 3763)

L'AMANT RUSSE, *roman*, 2002

GRANDIR, *roman* (Folio n° 4251)

CHAMPSECRET, *roman*

Chez d'autres éditeurs

HABIBI, *roman*, Michel de Maule, 1987

TRISTAN CORBIÈRE, *hommage*, « Une bibliothèque décrivains », éd. du Rocher, 1999

À PROPOS DE L'« AMANT RUSSE », *notes sur l'autobiographie*, Nouvelle Revue française, Gallimard, janvier 2002

LE JOUR DES FLEURS, *Théâtre*, in « Mère et fils », Actes Sud-Papiers, 2004

Extrait de la publication

Gilles Leroy

ALABAMA SONG

ROMAN

MERCVRE DE FRANCE

Titre extrait de *Grandeur et décadence de la ville de Mahagonny* de Bertolt Brecht, repris avec l'aimable autorisation de la succession de l'auteur et de l'Arche Éditeur.

© *Mercure de France, 2007*

Extrait de la publication

à Christian Biecher.

Extrait de la publication

« Quand on va au bal, il faut danser. »

HENRI CARTIER-BRESSON

Extrait de la publication

Extrait de la publication

MINUIT MOINS VINGT

Il en est qui se cachent pour voler, pour tuer, pour trahir, pour aimer, pour jouir. Moi, j'ai dû me cacher pour écrire. J'avais vingt ans à peine que déjà je tombai sous l'emprise — l'empire — d'un homme à peine plus vieux que moi qui voulait décider de ma vie et s'y prit très mal.

Extrait de la publication

1

Poupées de papier

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Le bal des soldats

Soudain, notre ville endormie fut envahie de milliers de jeunes gens, des pauvres gars pour la plupart, arrachés à leur ferme, leur plantation, leur échoppe, venus de tous nos États du Sud tandis que leurs officiers frais émoulus de l'école militaire descendaient du Nord, des Grands Lacs et des prairies (jamais depuis la guerre civile on n'avait vu autant de yankees en ville, me dit maman).

1918, juin

Si jeunes, si vigoureux, les guerriers rieurs fondaient sur nous avec beaucoup de bruit et se déversaient par nos rues telles des nuées d'oiseaux en livrée bleue ou grise ou verte, certains huppés d'or ou d'argent, ocellés d'étoiles valeureuses et de barrettes multicolores — mais tous, les oiseaux du mess comme les oiseaux du rang, les sécessionnistes comme les abolitionnistes, unis enfin, sinon réconciliés, tous reprendraient la route bientôt pour une longue traversée de l'Océan vers la vieille Europe qui n'était pas encore celle de nos rêves mais le continent d'une angoisse inconnue, cet inconnu qui consisterait à mourir dans une guerre étrangère.

S'ils avaient peur, ils ne le montraient pas. Les bals se multipliaient dans les rues, sur les terrains d'aviation qui entouraient la ville et dans les camps d'entraînement. (C'est

une curiosité, oui, une chose unique, inexpliquée : aucune ville de la taille modeste de Montgomery ne comptait autant de terrains d'aviation. Et c'est ainsi que notre ville ridicule fut choisie pour être la champignonnière des gosses qu'on allait livrer au combat — le Feu, disent-ils, l'Action.)

Je les entends encore bruire avec fureur : ce fier vacarme de pas qui claquent, de voix braillardes et de verres entrechoqués, comme si vingt mille gars formaient un seul grand corps, un titan au pouls fiévreux où l'on pouvait entendre bouillonner l'adrénaline et une irrépressible montée de sève. C'était comme si l'imminence du danger et l'assurance d'autres chocs, d'autres fureurs, mortels ceux-là, rendaient ces hommes encore plus chahuteurs, enfantins et curieusement euphoriques.

Et nous, les Belles du Sud, je ne sais trop comment ces garçons nous voyaient : un essaim bourdonnant, peut-être, une volière d'oiseaux-mouches et de perruches affolées, aussi. La seule raison de se lever et de vivre, c'était d'attendre la nouvelle parade en ville, et, pour les filles chanceuses comme moi que leurs parents ne tenaient pas sous le caveçon, le prochain bal au Country Club ou au mess du camp Sheridan.

Papa avait bien essayé de me boucler à la maison tant que les troupes seraient en ville. Lui, le pâle et timide fonctionnaire, l'austère homme de loi couché avec le soleil chaque soir, sans doute ne voyait-il dans la soldatesque qu'une foule obscure de brutes dépravées, de violeurs et d'assassins. Minnie — merci maman — m'autorisait le Country Club, pas un autre bal ni une autre salle, avec la permission de minuit. Elle veillait tard, attendant mon retour pour s'endormir, et c'était bien après minuit.

Extrait de la publication

Le lieutenant Fitzgerald a vingt et un ans et déjà beaucoup de talents. Il danse à merveille toutes les danses à la mode, m'apprend le turkey trot, le maxie et l'aeroplane ; il écrit des nouvelles que la presse publiera bientôt, il en est certain ; il est propre et élégant, il sait le français — c'est grâce à sa connaissance du français qu'il a été fait lieutenant d'infanterie après ses classes à Princeton, les francophones jouissant d'un privilège qui les propulse officiers — *et surtout il est propre et soigné*, sa mise d'une coquetterie presque dandy. Son uniforme a été coupé sur mesure chez les frères Brooks à New York. Sur ses jodhpurs vert olive, au lieu des jambières de toile en usage, il porte des bottes hautes, jaune paille, avec des éperons qui lui donnent l'air pas très réel d'un héros d'illustré.

Il est petit, oui, mais ce défaut de quelques centimètres est compensé par une taille fine que la veste cintrée de l'uniforme souligne, par un front haut et un je ne sais quoi (l'assurance d'être quelqu'un, la foi en soi, le sentiment qu'un destin sans pareil vous appelle), par une allure folle, en fait, qui l'exhausse d'une tête. Les femmes en sont babas et les hommes aussi. Il faudra que je réfléchisse un jour à cette singularité : aucun de ses frères d'armes ne le jalouse ni n'en prend ombrage. Non, c'est comme si les autres hommes acceptaient sa séduction et l'encourageaient...

Autant il me trouble, autant il m'irrite ! Divorce de ton rêve. Tout de suite.

*

Oui, une nouvelle danse naissait chaque jour et je les savais toutes. Je pouvais passer des heures devant la glace à affiner un pas, à sourire en ouvrant le plexus, en écartant bien les épaules.

Extrait de la publication

Les garçons des clubs, les jeunes officiers du mess, je les tiens dans ma main gantée de fil blanc. Je suis Zelda Sayre. La fille du Juge. La future fiancée du futur grand écrivain.

*

Du jour où je l'ai vu, je n'ai plus cessé d'attendre.

Et d'endurer, pour lui, avec lui, contre lui.

Dans le jardin de Pleasant Avenue, il se penchait sur les roses européennes de maman et paraissait goûter les plus sombres d'entre elles, les cramoisies, les Baccaras et les Crimson Glory. Ce premier jour des présentations, il frôlait la perfection. L'uniforme de chez Brooks était d'une propreté irréprochable, la pliure du pantalon laissait imaginer bien du talent et la raie dans ses cheveux blonds semblait tirée au cordeau, parfaitement centrée et alignée.

« Moi, c'est Scott, il a dit.

— Enchantée. Minnie Machen Sayre. Je suis la maman du phénomène. »

Elle le fixait sans vergogne, avec une lueur gourmande dans le sourire. Mais n'ôta pas ses gants de jardin pour lui tendre la main.

Quelques heures plus tard : « J'ignore si ton lieutenant yankee est le grand danseur que tu dis, c'est à coup sûr le plus beau visage d'homme que j'aie croisé à ce jour. Des traits fins et réguliers, une peau délicate... un teint de pêche, des cheveux blonds si doux qu'on croit effleurer un duvet... On dirait une fille. Tu ne le garderas pas longtemps. Les hommes trop beaux sont le fléau des femmes. Leur perte assurée... Ses yeux bleus, mon Dieu !

— Ses yeux sont verts, maman. Et je voudrais bien

Extrait de la publication

savoir quelle expérience vous avez des hommes beaux pour en parler.

— Zelda Sayre, cesse de faire l'effrontée ! Tu n'as pas connu ton père dans sa jeunesse. Crois-moi, bien de mes amies me l'ont envié ! »

Je suis une fille de vieux. Avec Scott, on est pareils là-dessus : deux gosses de vieux. Les gosses de vieux sont tarés, dit Scott.

... Qu'est-ce qu'ils cachent, les hommes, sous l'uniforme ? Qu'est-ce que l'uniforme apporte aux hommes ? Oh, allez, je le sens bien : ce que cet uniforme apporte aux hommes, c'est précisément ce qui m'est retiré à moi. Et je ne me battrai pas pour ça. Ce romantisme-là, je le laisse aux guerriers : je leur abandonne les veuves, les orphelins et les estropiés. À eux de s'entendre.

Moi je suis une fille dure (non, pas cruelle) et jamais mon fiancé si frais, si neuf, ne partira à la guerre. Rien à faire de sa solde ni de ses galons annoncés : j'ai d'autres projets pour nous. J'empêcherai son départ au front. L'Europe, nous l'aurons. Nous l'aborderons, mais sur le pont des première classe. Et sans l'uniforme.

Extrait de la publication

La plus belle nuit de ma vie

L'armistice prononcé, Scott a trouvé au camp Sheridan un rôle à sa mesure : il est l'aide de camp du général Ryan,
1918 ou plutôt le secrétaire de ses mondanités. Ils font la fête, partout, tout le temps. Hier, ils passaient les troupes en revue. Fanfare et coups de canon. Toute la ville s'était rassemblée pour voir ses fiers soldats en chômage. Et ce pauvre Goofo monte si mal que sa jument l'a désarçonné à la première minute de la parade, sous les yeux consternés du général. Qui se retenait de rire, comme tout le monde.

Pauvre Goofo, le si bon cavalier à la danse était minable à cheval.

Mais il gère avec tant de talent son carnet de bal que le général continue de l'aimer, et lui donne encore plus d'argent pour organiser au Country Club et ailleurs, en ville, de merveilleuses soirées où il m'emmène — moi, gourde du Sud, qui n'avais jamais connu de tels raffinements.

Bientôt démobilisé, il s'en ira... Quel jeune homme pourvu de quelques neurones resterait à Montgomery, même par amour ?

Ceci, quatre mois plus tôt, le 27 juillet : Scott envoya un phaéton me chercher à Pleasant Avenue, le Juge haussa un

Extrait de la publication

sourcil, Minnie coupa une rose et l'épingla à mon corsage puis le cocher déplia le marchepied. Tandis que je traversais la ville dans cette calèche d'un autre âge, j'hésitais à me sentir idiote, honteuse, menteuse — une usurpatrice ou simplement la princesse d'une nuit ? C'était mes dix-huit ans, et je souhaite à tout le monde d'entrer ainsi dans la vie adulte. Pourtant, dans le geste galant de Scott, dont n'importe quelle débutante eût été flattée, il y avait une outrance et une domination qui me donnaient le sentiment d'être un joujou — je sais tenir les chevaux, et je détestais ce cocher en habit ridicule : j'aurais tellement préféré conduire moi-même le cabriolet. Il n'y avait pas moins de sept officiers autour de la table d'honneur du Country Club, et Scott les regardait avec un air inouï, de gloire, de fierté, de défi. Tous ces garçons me firent chacun leur couplet et leur cadeau, certains avec tant d'humour que, le champagne aidant, nous étions pliés de rire et ivres avant même le premier plat. « Lieutenant Fitzgerald, mon beau Goofo, vous m'offrez la plus belle nuit de ma vie. »

Tous deux nous tourbillonnons sur la piste, nous volons et décollons de ce parquet sous les regards envieux (sans les voir, je les devine, je les sens qui nous suivent, nous traquent dans nos arabesques). « La faute à mon paternel, dit-il. Mon père m'a inscrit à la danse. Danse de salon, et aussi les cours de maintien, et les rudiments de l'étiquette. Comprends-moi, Bébé. Un sort contraire nous a déclassés, auquel jamais mon père ne s'est rendu. Dans la gêne, même dans la dèche, nous avons reçu l'éducation que notre nom exigeait et méritait. Car ce nom que je porte a fondé le pays, oui, oui, ouvre grandes tes oreilles ! » Et il se mit à chanter l'hymne national, cette scie ou plutôt cette guimauve dont ils sont tous fiers, les enfants et les parents

Extrait de la publication

Photocomposition C*MB* Graphic
44800 Saint-Herblain

Extrait de la publication